

—On lit dans *L'Univers Illustré*.

Devant la "Patrie en danger," les défaillances ont cessé, l'énergie est revenue, les populations et les fonctionnaires qui sont à leur tête luttent ensemble de résolutions viriles. A l'heure qu'il est, ceux qui, comme le préfet de la Meurthe et le maire d'Épernay, se piqueraient de politesse envers messieurs les Prussiens, n'auraient qu'à faire à l'avance leurs paquets pour l'Amérique.

C'est probablement le parti que ce dernier fonctionnaire est en train de prendre.

Au Havre; où il s'était réfugié, des pétitions ont circulé pour demander son expulsion de la ville. Peut-être est-ce faire expier un peu durement à ce pauvre homme un moment de faiblesse. Ce que j'aime mieux, c'est l'engagement pris par tous les restaurateurs parisiens de ne plus laisser vendre chez eux une seule bouteille de vin de Champagne des maisons Moët d'Épernay et Perrier de Châlons. La chose a pu paraître d'abord un peu puérile. Le grand mal quand Paris se prive-rat de Moët et de Perrier, en ce moment surtout! Et la belle affaire quand il contraindrait leurs propriétaires à recruter leur clientèle chez l'étranger ou, au pis aller, à se défaire à perte de leurs caves! Il faut voir plus loin et plus haut. En fait de manifestation patriotique, il ne faut rien dédaigner: rien de ce qui peut entretenir dans les cœurs la haine contre l'étranger n'est puéril ni ridicule.

Au temps où la Suisse gémissait sous l'oppression de l'Autriche, le paon, dont le plumage formait la parure ordinaire des casques des seigneurs, était devenu un objet d'aversion: ses couleurs brillantes semblaient un symbole d'esclavage. Bientôt, dans tout le territoire des Waldstätten, il ne resta plus un seul de ces oiseaux. Un jour, dans une auberge, le soleil, en se reflétant dans un verre, semble y réunir les nuances du paon: l'homme qui allait boire brise son verre avec fureur. L'histoire a enregistré l'anecdote à titre de détail caractéristique. Qui sait si elle ne conservera pas au même titre celle dont j'ai parlé plus haut?

—On m'a assuré que nombre de nos Parisiennes avaient pris le deuil et avaient fait vœu de ne pas le quitter avant que le sol de la patrie ne fût purgé des Prussiens. Ainsi les dames de Varsovie s'interdirent tout luxe et toute parure en signe de la part qu'elles prenaient aux calamités publiques. Après la défaite d'Annibal, les dames carthaginoises donnèrent leurs cheveux pour faire des cordages de navire.—Nous ne demandons pas autant au patriotisme des dames françaises. Qu'il leur suffise d'enflammer les cœurs, de communiquer aux combattants la haine de l'étranger, de recueillir les blessés, de leur prodiguer leurs soins, de monter la garde aux ambulances, et elles aussi auront conquis des droits à la reconnaissance de la patrie.

SOUVERAINS FRANÇAIS QUI ONT ÉTÉ CAPTIFS.

Il est curieux et intéressant de compter les souverains français que le sort des batailles a faits prisonniers. I. Louis le Débonnaire, second fils de Charlemagne, qui devint roi des Francs en 814, fut renfermé par ses fils dans un monastère. En 830, il remonta sur le trône; peu de temps après, il fut de nouveau fait prisonnier. Enfin, la fortune lui sourit et il mourut sur le trône en 840. II. Son fils Charles le Chauve fut fait prisonnier par les nobles révoltés en 840. En 875, le pape le sacra Empereur à Rome, et il mourut dans le mois d'août suivant. III. A la bataille de Poitiers, en 1356, Jean le Bon fut pris par les Anglais. IV. Charles le Hardi fit Louis XI prisonnier, à Péronne. V. Après la défaite de Pavie en 1525, François I fut forcé de se rendre à Launoy, vice-roi de Naples, et devint ainsi prisonnier de Charles-Quint. Napoléon I. se rendit deux fois, en 1814 et en 1815, Napoléon III. clot la liste des souverains français que le hasard des batailles a rendus prisonniers. Autant que l'on peut en juger, ce n'est pas l'intention du roi Guillaume de retenir longtemps Napoléon III prisonnier. Il est très-probable qu'après la guerre il le laissera aller où il le désirera. On pense que Napoléon s'établira en Angleterre.

UNE EVASION.

Quoi de plus intéressant qu'une évasion de prisonniers? Deux évasions. Et que deux évasions? Trois, n'est-ce pas? Un des correspondants du *Temps* nous en signale justement tout autant: "Il vient de passer ici, écrit-il de Monthermé, dans les Ardennes, un capitaine du 6e de ligne qui s'est évadé de la prison d'Aix-la-Chapelle, déguisé en meunier. Hier, on avait déjà vu dans les environs de Givet 103 prisonniers français qui ont trompé la surveillance de leurs gardiens, et enfin Vervins a accueilli avec enthousiasme, il y a quelques jours, un zouave et trois turcos qui s'étaient cachés dans les bois de Trèves et qui sont arrivés dans cette ville exténués de fatigue." C'est peu de chose; mais cela fait toujours plaisir.

LA PIÉTÉ A PARIS.

Dans les circonstances douloureuses, le cœur de l'homme s'ouvre aux sentiments d'une piété sincère. C'est avec ferveur qu'il adresse au Dieu tout-puissant ses prières pour les êtres aimés qu'il sait en danger. Sous l'empire de poignantes préoccupations, une foule considérable se dirige chaque jour, depuis le commencement de la guerre, vers l'église Notre-Dame-des-Victoires. Dans une modeste chapelle, on voit se presser des vieillards, des femmes, des enfants, et aussi un grand nombre de jeunes soldats. Les vieillards appellent la faveur du ciel sur leurs enfants, qui, en ce moment même, affrontent le canon. Les jeunes femmes demandent à Notre-Dame-des-Victoires de leur ramener un frère, un mari, un fiancé; les enfants attendent un père; les femmes aux cheveux blancs comptent sur la miséricorde de Dieu, et le supplient d'étendre sa main protectrice sur leurs fils qui combattent pour l'honneur de la France. Tout le monde incline la tête dans le même élan de dévotion fervente, et les petits cierges brillent comme des étoiles d'espérance sur la herse de la chapelle.

CE QUE DIRA L'HISTOIRE.

Il est juste de donner la célébrité de l'infamie aux féroces bombardeurs de Strasbourg. Nous nommerons donc le général Adolphe Werder, le général prussien Schulz et le colonel du génie Mertens. Il faut espérer que la France, quand l'heure de l'expiation sera venue, n'oubliera pas ces noms tachés de sang. Mais aussi il importe que la nation sache quels sont les officiers intrépides qui, dans nos forteresses assiégées, tiennent

avec une valeur admirable le drapeau de la France. La patrie, douloureusement émue, acclame le nom du général Ubrich, le défenseur de Strasbourg; sa reconnaissance doit s'étendre aussi aux commandants des autres places, qui opposent une résistance indomptable aux canonnades prussiennes. Leurs noms, les voici:

- A Toul, M. Hack, major de cavalerie;
- A Bitche, M. Teyssier, chef de bataillon;
- A Phalsbourg, M. Taillant, chef de bataillon.

"LA MITRAILLEUSE EST-ELLE ANGLAISE."

Un bienveillant ami du journal nous envoie sous ce titre la curieuse découverte que voici:

"Dans les *Antiquités militaires* de Grose (*Grose's Military Antiquities*, 1801), il est mentionné qu'en Angleterre, dans l'année 1625, sous Charles 1er, on a accordé un brevet d'invention à un certain William Drummond. On décrit la machine comme composée d'un grand nombre de mousquets joints ensemble, avec laquelle deux soldats peuvent tenir tête à une centaine; et on l'appelle, en raison de ses effets, la *voiture à tonnerre*, ou plus ordinairement la *voiture à fer*."

DE L'HEROISME FRANÇAIS.

LE SAUVETAGE DU DRAPEAU.

La capitulation de Sedan, dont l'Empire est mort, a rendu glorieuse quelques individualités militaires parce qu'elles n'ont pas voulu y acquiescer.

Plusieurs officiers ont réussi, au risque d'être tués vingt fois, à s'échapper de cette honte et à regagner la France.

Au moment où le désastre de nos troupes allait se consommer à Sedan, un capitaine, un lieutenant et un brave sergent résolurent de ne point laisser tomber aux mains des Prussiens le drapeau autour duquel ils avaient toujours vaillamment combattu et qui, jusqu'alors, ne les avait conduits qu'à la victoire.

Après avoir enlevé la hampe, tandis que leurs camarades étaient en proie à la confusion, ils se partagèrent les débris du glorieux drapeau; l'un prit et cacha sous son uniforme la cravate, l'autre la soie française et déchetée par les balles; au troisième fut confié l'aigle.

Cependant la capitulation est signée. Le capitaine, le lieutenant et le sergent sont prisonniers de guerre. Ils vont être emmenés en Allemagne. Comment sauver le drapeau? Tous trois font le serment de ne pas assister vivants à la honte de se voir en possession de l'ennemi. Ils pleurent. Bientôt un éclair de joie brille dans les yeux du sergent.

Il imagine un moyen de salut pour la glorieuse relique. Le sergent est Alsacien, il parle l'allemand. Il se dévoue et promet que l'aigle reverra la France. Les vaillants compagnons lui remettent ce qui subsiste du drapeau; il leur serre la main d'une étreinte fiévreuse et part.

Le sergent se glisse, rampe sur le champ de bataille, parvient à échapper l'armée en déroute, et à gagner un petit village.

Là, accueilli avec sympathie par les habitants, il se déguise en paysan, prend une hotte, y dépose l'aigle, avec la soie et la cravate du drapeau, recouvre le tout d'une masse de tabac que les habitants lui donnent à l'envi.

Ainsi déguisé, il passe au milieu des Prussiens, auxquels il adresse la parole, et leur vend de quoi fumer.

Il continue de cheminer ainsi pendant un quart d'heure, tremblant qu'on ne découvre son trésor. Enfin, après les plus cruelles angoisses, on l'entend pousser un cri de bonheur, il est sauvé.

Il se trouve sur les bords de la Meuse. En un clin d'œil il se débarrasse de sa hotte, en retire l'aigle avec la soie et la cravate, et s'élançait dans le fleuve qu'il traverse à la nage.

Rien ne saurait dépeindre la joie que le sergent éprouva en atteignant l'autre rive du fleuve. Il court, emportant avec lui l'honneur du régiment, et, après des fatigues et des émotions indicibles, il vient à Paris et remet le drapeau qu'il avait promis de sauver.

Le général Le Flo, en apprenant ce beau trait, a fait appeler le sergent et l'a décoré.

Qu'un morceau de linge tricolore fasse accomplir par un homme de semblables choses, n'est-ce pas merveilleux?

Mais, voyez-vous, ce morceau de linge s'appelle de son vrai nom:—L'honneur!

HEROISME DE MACMAHON A LA BATAILLE DE SEDAN.

La bataille de Sedan était perdue, perdue sans retour. De tous côtés sonnait la retraite, et nos malheureux soldats, écrasés, mitraillés par une artillerie dix fois nombreuse comme la nôtre, se repliaient sur Sedan.

Le maréchal aperçoit un régiment de zouaves qui, pour la dixième fois peut-être, se reforme et s'élançait sur l'ennemi MacMahon pique des deux, arrive à la tête du régiment et le supplie de battre en retraite.—Allez, mes enfants, leur crie-t-il; vous vous feriez tuer inutilement. Au même instant un éclat d'obus lui labourait la cuisse.

Après le désastre de Sedan, un vieux lieutenant-colonel, dont les bottes étaient plaquées de larges taches de sang, et dont la tête était emmaillottée de linges toutes caillottes, disait au correspondant d'un journal de Paris:

"Raconter ce qu'a fait MacMahon est impossible. Jusqu'à ce qu'enfin un éclat d'obus lui eût enlevé le gros de la cuisse, mettant l'os à nu—une *crâne* blessure, allez!—nous disions: mais c'est un dieu que cet homme-là! Le fer, le feu, la fonte en fusion, les balles explosibles, et je ne sais quel mélange infernal dont les Prussiens se servaient pour la première fois, tout cela semblait ruiseler et rebondir sur lui, comme la grêle sur les tuiles d'un toit. Il allait de l'avant, il cherchait la mort. "Laissez-moi, mes amis, nous disait-il à nous tous qui nous jetions sous les pieds de son cheval pour l'empêcher d'avancer;—laissez-moi montrer à ces rois, à ces princes qui se cachent derrière leurs masses d'hommes, comment un maréchal de France sait combattre et mourir, quand il ne peut plus vaincre." Et il nous disait cela en souriant de ce sourire doux et triste qui nous faisait pleurer et augmentait d'autant notre rage. Ah! misère! nous tuions, nous massacrons, et les vivants semblaient renaître des morts que nous massions autour de nous!

"Nous gravimes en un élan furieux un monticule de cadavres pour nous rendre compte de ce que pouvait durer encore la tuerie. Mon sabre ébréché et fumant me tomba des mains, quand je vis à quelles masses nous avions encore affaire! La

plaine, l'horizon, tout était noir de poussière; nous étions là comme des mouches dans une grande fourmilière.

—Maréchal, dis-je, nous avons devant nous au moins deux cent mille hommes!

—Non, répondit-il doucement, il y en a trois cent mille.

"A ces paroles, un nuage nous passa devant les yeux et nous devinmes fous! Nous n'avons recouvré notre raison qu'en nous voyant au-delà de nos lignes d'attaques chargés par des uhlands qui nous attaquaient.

"Nous avons été assez heureux pour atteindre la frontière belge; nous voilà sauvés, mais à quelles conditions!"

LE GARDE HENRIOT.

CE QUE C'EST QU'UN SOLDAT FRANÇAIS.

C'est le nom d'un soldat obscur, un nom que toute la France doit apprendre et qui mérite d'être inscrit en lettres d'or dans les annales de nos gloires, dit le *Figaro*. Henriot, garde d'artillerie à la citadelle de Laon, vivait depuis nos désastres des 6 et 7 août dans un état d'exaltation patriotique de nature à étonner ceux qui connaissent son caractère froid et résolu.

Il avait pris une étrange habitude de marmotter sans cesse entre ses dents des mots inintelligibles; d'autres fois son cœur débordait:

—Je ferai tout sauter ici, disait-il.

Comme l'ennemi approchait de Laon, il fit même la confidence de ses héroïques projets à l'un de nos confrères, alors rédacteur du *Journal de l'Aisne*, aujourd'hui engagé volontaire dans un régiment de ligne.

Point de doute! c'est Henriot qui a fait sauter la citadelle de Laon. Outre ces confidences dont nous parlons, il y en a plusieurs autres preuves. Henriot, en vertu même de ses fonctions, avait seul la clef des poudres.

On a parlé d'un simple soldat qui aurait accompli l'œuvre terrible de l'explosion. Mais il faut alors supposer que le garde d'artillerie aurait remis la clef à ce soldat en lui disant: "Sacrifie-toi à ma place, et meurs pour la patrie!" Ce qui est inadmissible.

Quant au général commandant la citadelle, et au commandant de la garde mobile, à qui d'autres récits ont attribué cette résolution redoutable, leur seule présence dans la citadelle au moment de l'explosion dit assez qu'ils n'en furent pas les auteurs et qu'ils ignoraient ce qui se préparait. Si c'étaient eux qui eussent assuré la mort des ennemis, la leur était inutile, et l'un d'eux au moins aurait eu le temps de se retirer.

C'est donc Henriot, un brave entre les braves, un vieux soldat décoré à la bataille de l'Alma, qui a conçu ce dessein stoïque—que seul il pouvait aisément exécuter. Nous avions donc raison de dire en commençant que son nom doit être gravé, à côté de ceux des marins de la République qui firent sauter le *Vengeur*, sur le marbre de nos monuments et dans la mémoire de tous les Français.

UNE LETTRE DE M. LE COMTE DE CHAMBORD.

"... Au milieu de toutes ces poignantes émotions, c'est une grande consolation de voir que l'esprit public, l'esprit de patriotisme ne se laissent pas abattre et grandissent avec nos malheurs.

Je suis heureux que nos amis aient si bien compris leurs devoirs de citoyens et de Français. Oui, avant tout, il faut repousser l'invasion, sauver, à tout prix, l'honneur de la France, l'intégrité de son territoire.

Il faut oublier en ce moment tout dissentiment, mettre de côté toute arrière-pensée; nous devons au salut de notre pays toute notre énergie, notre fortune, notre sang.

La vraie mère préférerait abandonner son enfant plutôt que de le voir périr. J'éprouve ce sentiment, et je dis sans cesse: "Mon Dieu, sauvez la France, dussé-je mourir sans la revoir!" Vous comprenez avec quelle impatience nous attendons les nouvelles."

Le comte de Chambord est, comme on le sait, le chef de l'ex-dynastie bourbonnienne.

OPINION DE BISMARCK SUR L'ARMÉE FRANÇAISE.

Le *Journal des Débats* a inséré une curieuse correspondance datée de Bouillon le 16 septembre:

M. de Bismarck attribuait exclusivement les revers de l'armée française à l'impéritie des chefs, qui ne peut se comparer, ajoutait-il, qu'à celle de vos ambassadeurs;—et ici une parenthèse:

"Benedetti est resté très longtemps en Allemagne. Il n'a même pas appris la langue allemande. Moi, au contraire, quand je suis allé en France et en Russie, j'ai pris des professeurs de français et de russe, afin de pouvoir me rendre compte des choses par moi-même.

"... Vos généraux n'ont pas su se tenir au courant des progrès militaires. Le soldat lui, s'est toujours bien battu, notamment à Gravelotte... A Sedan, une charge de deux régiments de chasseurs a été admirable. Réduits à une centaine d'hommes, ils ont traversé l'armée prussienne.

"L'armée française s'est toujours laissée surprendre et n'avait pas de discipline. Tenez, à Sarrebruck, des soldats sans armes et sans officiers, pénétraient constamment dans la ville et se laissaient faire prisonniers. A Beaumont, (combat du 29 août), votre armée a été également surprise, et qui pis est, par l'artillerie; surprise encore à Sedan, nous l'avons refoulée après trois combats dans l'intérieur de la ville, où elle était acculée et dominée.

"MacMahon a été blessé à la cuisse en montant à cheval. Plus de commandement, personne pour le remplacer. On parle de capituler. Le commandant de la citadelle veut s'y opposer, et nous commençons à bombarder la ville. L'empereur parle alors de se rendre et me fait demander une entrevue par le général de Failly. Je n'en revenais pas, je croyais que l'empereur avait chargé à la tête de son armée pour se faire tuer.

D'après les renseignements fournis au gouvernement provisoire, l'armée française se composerait actuellement de 1,225,000 prêts à faire le service. Cette force est ainsi répartie:

Armée de Paris	600,000	hommes.
"	Marseille	200,000
"	Lyon	150,000
"	Tours	120,000
"	Rouen	80,000
"	Lille	75,000
		1,225,000